

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mardi 11 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mardi 11 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique extérieure](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-09-11

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, mardi 11 sept 1849

4 heures

Voici l'histoire de la lettre du Président sur Rome. Il l'a écrite lui seul. Puis il l'a montrée d'abord à M. de Tocqueville, qui s'est un peu effarouché, et a fait des objections. Le Président a réfuté les objections et soutenu sa lettre ajoutant d'ailleurs, qu'elle était partie. La conversation a continué entre eux et Tocqueville entraîné, moitié par les raisonnements, très obstinés (du président) moitié par l'autorité du fait accompli, a fini par se rendre et par approuver la lettre se réduisant à demander qu'elle fût montrée au Conseil. Le président y a consenti ; le conseil a été convoqué et la lettre montrée. Tous les ministres présents, sans exception ; nommément M. de Falloux. Tous, ou presque tous, ont répété les objections de M. de Tocqueville. Tous sont revenus au même point, à l'approbation de la lettre partie. Le Président a bien constaté cette approbation. Puis, trois jours après, il a dit que sa lettre n'était point partie avant la délibération du Consul mais seulement le lendemain. Ils se sont regardés, et n'ont rien dit. Vous savez tout ce qui a suivi la publication de la lettre. On dit qu'elle a été écrite par l'inspiration de Dufaure. C'est vraisemblable, et tout le monde le croit. Le parti légitimiste a fait dire au Président, par un intermédiaire fort accrédité auprès de lui, qu'ils étaient bien fâchés mais qu'il leur serait impossible de voter pour lui, sur cette question, dans l'assemblée, qu'ils ne pourraient se dispenser de voter avec le petit parti catholique (30 ou 40 membres) qu'il s'était aliéné par sa lettre. Que la majorité courait donc grand risque d'être disloquée. Le général Changarnier blâme ouvertement la lettre et paraît, en tout, moins intime avec le Président. Les conséquences de ceci à l'intérieur, peuvent donc être grosses. Quant aux conséquences à l'extérieure, il faut attendre ce que diront le Pape et l'Autriche. Je doute qu'ils fassent comme les ministres du Président et qu'ils avalent la lettre parce qu'elle est écrite et publiée. Le rédacteur du journal légitimiste de Caen vient de m'arriver en hâte pour me dire que la réconciliation des deux familles était faite, que M. le Duc d'Escars le lui écrivait positivement, et que son journal l'annoncerait demain. Ils sont évidemment en grand travail pour faire faire, et surtout pour faire croire. On dit que M. de Montalivet, agit fort dans ce sens. Vous en revient-il quelque chose ?

Autre bruit de Dieppe. Thiers a fait une longue promenade en mer, dans un bon canot, avec trois hommes sûrs. Il a rencontré au large M. le Prince de Joinville, et ils ont passé deux heures ensemble. L'attaque contre Dufaure, pour sa répugnance à écarter les fonctionnaires rouges au quasi-rouges, sera très vive. Chacun a des faits choquants à citer. La coïncidence de deux attaques vives sur la politique du dedans, et celle du dehors, fera plus que doubler l'effet. Le cabinet peut sortir de la mort, et le Président blessé. Je ne rencontre personne qui croie au dire de Morny sur Thiers et Molé prenant le pouvoir. Le choléra devient plus rare à Paris. Toujours grave quand il vient, mais plus rare. On dirait aujourd'hui qu'Odilon Barrot, en était atteint. Ce qui est sûr, c'est qu'il a été assez souffrant pour demander instamment qu'on le laissât tranquille pendant huit jours, sans lui parler de rien, dans sa maison de campagne de Bougival. Il y était en effet quand la publication de la lettre du Président est venue l'en tirer. M. de Villèle est fort malade, dans sa terre près de Toulouse. Plus malade encore d'esprit que de corps. La tête très affaiblie, presque en enfance. Il n'a que 75 ans. M. Ravez sera remplacé à l'Assemblée par son fils. Il me semble que j'ai vidé mon sac. J'ai eu du monde toute la matinée de Paris, Trouville et Caen.

Lady Anna Maria Domkin est partie ce matin. Encore un orage tout à l'heure. Mercredi 12, huit heures Toujours la pluie, et assez froid. J'ai eu hier un assez bon échantillon de la disposition des fonctionnaires qui servent ce gouvernement-ci. Le Préfet du département est venu me voir. Il n'était pas encore venu, moitié par

lâcheté, moitié à cause de la session du Conseil général. C'est un homme sensé, intelligent, honnête tout cela dans la région moyenne, et préfet sous la monarchie. Il a l'esprit très libre, et la langue assez libre sur toutes choses, y compris toutes les personnes. Il m'a raconté le séjour du Président au Havre où il était la session de son Conseil Général, les circulaires des Ministres, les discours en promenade de M. Léon Faucher, en spectateur qui ne prend pas grand intérêt au spectacle et n'admire pas beaucoup les acteurs. Les hommes de ce temps-ci ont l'art d'avoir de l'impartialité sans indépendance et de la liberté d'esprit sans dignité. Au fait, ce n'est rien de plus que la nature humaine, déshabillée et courbée par des coups de vent trop forts pour elle.

Onze heures

Ménagez vos yeux. C'est beau à moi de vous dire cela en présence d'une lettre un peu courte. N'importe ; ménagez vos yeux, et adieu sans fin. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mardi 11 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-11

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3114>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 11 sept. 1849

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Des Auteurs - Mars 11 6pt^r 1849

4 heures.

2474

Voici l'histoire de la lettre du Président au
Rome. Il l'a écrite lui seul. Puis il l'a monté
d'abord à M.^r de Tocqueville, qui l'est un peu effa-
rouché et a fait des objections. Le Président a
réfuté les objections et soutenu sa lettre, ajoutant
d'ailleurs qu'elle étoit partie de conversation à
continue entre eux, et Tocqueville intima
par le raisonnement, très abstiné, ^{de l'absténir} par
l'autorité du fait accompli, a fini par le rendre
et par approuver la lettre, se réduisant à
demander qu'elle fût montrée au Conseil. Le Président
y a consenti; le Conseil a été convoqué et la lettre
montrée. Tous les ministres présents, sans exception
nommément M. de Falloux. Tous, ou presque tous,
ont déposé les objections de M. de Tocqueville.
Tous sont revenus au même point, à l'approbation
de la lettre partie. Le Président a bien constaté
cette approbation. Puis, trois jours après, il a dit
que la lettre n'étoit point portée avant la deli-
beration du Conseil, mais seulement la lendemain.
Il se sont séparés, et nous nous dit. Vous savez
tout ce qui a suivi: la publication de la lettre.

On dit qu'elle a été écrite par l'inspiration
de Dupaire. C'est vraisemblable, et tous de nous le
croient.

Le parti légitimiste a fait dire au Président,

te auprès de lui,
leur devant
cette question,
me de dispo-

lique (30 ou 40
la lettre. Que
origine d'être

me « mortellement la
intime avec le

«trien, peuvent
«queras, à l'«trien
« l'«pe et l'«trien.
«ministres, de
«tre pourqu'«la-

«témiste de l'an
«me dire que la
«trist faite, que
«t positivement,
«t demain. Ne
«ait pour faire
«noire. On dit
«on dans ce sens.
?

Thiers a fait une

longue promenade en mer, dans un bon canot, avec
deux hommes, Dur. Il a rencontré au large M. le
Prince de Joinville, et ils ont passé deux heures
ensemble.

L'attaque contre Duparc, pour sa réputation à
l'«trier les fonctionnaires, rouges ou noirs-rouges, sera
très vive. Chacun a des faits choquants à citer. La
coïncidence de deux attaques, vives, sur la politique
de dedans et celle du dehors, sera plus que double
l'effet. Le cabinet peut sortir de là vivant, ou le
Président blessé.

Il ne rencontre personne qui aie au dire de

Morny sur Thiers et Molé prenant le pouvoir.

Le choléra devient plus rare à Paris. Toujours
grave quand il vient, mais plus rare. On dit qu'il

aujourd'hui qu'il y a, dit-on, Berrot en état d'«trier.

Ce qui est sûr, c'est qu'il a été assez souffrant

pour demander instantanément qu'on le laisse

tranquille pendant huit jours, dans son palais de

rien, dans sa maison de campagne de Bougival.

Il y était en effet quand la publication de la

lettre du Président est venue lui tirer.

M. de Villele est fort malade, dans sa terre
près de Toulouse. Plus malade encore d'«trier que
de corps. La tête très affaiblie; presque infirme. Il
a 75 ans. M. Havay sera remplacé à l'«trier
par son fils.

Il me semble que j'ai vidé mon sac. J'ai eu du
brave toute la matinée, de Paris, Trouville et
Caen. Lady Anna Maria Donnellan est partie
ce matin. Encore un orage tout à l'heure.

Mardi, 12 - huit heures.

Soujours la pluie, or- avec froid.

J'ai eu hier un assez bon échantillon de la dispo-
sition des fonctionnaires qui servent ce gouvernement.
Le Préfet du département est même un peu bon. Il a été
par deux fois, moitié par l'achete, moitié à cause de
la session de Cour d'assises. C'est un homme d'esprit,
intelligent, honnête, tout cela dans la région moyenne,
et assez d'un *Philosophos*. Il a l'air d'un bon, libre,
et la langue assez libre des tout-chose, y compris
tous les personnes. Il m'a raconté de l'histoire de
Préfecture au Havre, où il était la session de son Cour
général, les Circulaires, des Ministres, les Discours en
promenade de M. Léon Faucher, les Spectateurs qui
ne prend pas grand intérêt au spectacle et n'admire
pas beaucoup les acteurs. Les hommes de ce pays s'ont
l'air d'avoir de l'importance dans l'indépendance et de
la liberté d'opinion dans dignité. Au fait, ce n'est rien
de plus que la nature humaine des habiles et
corbel par de, corps de vent trop fort pour elle.

onx heures.

Médiser un peu. C'est bien à moi de vous dire cela
au Préfet. Une lettre en peu courte. N'importe; ménagez
un peu, et adieu sans fin

